

Cet article est disponible en ligne à l'adresse :

http://www.cairn.info/article.php?ID_REVUE=PSYS&ID_NUMPUBLIE=PSYS_081&ID_ARTICLE=PSYS_081_0057

L'interprétation. Au fil du temps et des écoles de psychothérapie

par Pr René HENNY

| Médecine & Hygiène | Psychothérapies

2008/1 - Vol. XXVIII

ISSN 0251-737X | pages 57 à 62

Pour citer cet article :

– HENNY P., L'interprétation. Au fil du temps et des écoles de psychothérapie, *Psychothérapies* 2008/1, Vol. XXVIII, p. 57-62.

Distribution électronique Cairn pour Médecine & Hygiène.

© Médecine & Hygiène. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

L'INTERPRÉTATION

Au fil du temps et des écoles de psychothérapie¹

René HENNY²

Résumé

L'auteur rappelle l'évolution de la pensée psychanalytique touchant à l'interprétation dans la cure. Autrefois parole de l'analyste à visée de dévoilement du processus inconscient par la médiation du Moi, actuellement parole toujours, mais travestie par la relation avec l'intersubjectif patient-analyste. Au-delà d'une technique enseignable, elle est le fruit d'une élaboration compliquée du jeu du transfert-contre-transfert.

Summary

The author recalls the evolution of the psychoanalytic thinking related to interpretation in the cure. In the past the word of the analyst with the aim to disclose the unconscious process by the Ego's mediation, at present still the word, but distorted by the relation with the patient-analyst intersubjective. Beyond a teachable technique, it is the fruit of a complicated elaboration of the transference-countertransference game.

Mots-clés

Bienveillance – Perception – Dévoilement – Traduction subjective.

Key-words

Benevolence – Perception – Disclosure – Subjective translation.

L'interprétation est notre instrument axiomatique. En même temps, elle reste une fonction inévitable et permanente de notre fonctionnement psychique, plus à notre fonctionnement le plus banal, particulièrement dans notre rapport à l'autre. C'est parce que nous per-

cevons dans le comportement et les propos de nos interlocuteurs un message qui est derrière le dit que nous pouvons nous déplacer dans le monde social sans trop d'impairs, voire sans trop de risques. C'est le mode inévitable de penser et de prévoir notre environnement. Percevoir, c'est peut-être le maître-mot. La perception est une activité qui n'est pas seulement mise en sens et en mémoire, mais aussi une activité de sélection. L'appareil psychique est récepteur permanent, mais dans la discontinuité de ce qui provient tant du monde intérieur que de celui de l'extérieur. On pourrait dire que c'est une activité complexe qui forme et fonde notre vie psychique. Percevoir, éventuellement comprendre pour interpréter va nous permettre d'entrer en contact avec les autres comme avec nous-même dans une certaine économie de tension et d'excitation. Il s'agirait d'une capacité anticipatoire qui est en même temps notre sauvegarde, véritable antenne cognitive et affective, une seconde peau sensible, sensorielle adaptative. C'est ainsi quand à midi j'ouvre la porte de ma maison, l'odeur en cours (perception) m'annonce de la tarte au fromage (interprétation). De même, la mimique de mon interlocuteur va dans une certaine mesure me dire son adhésion ou son opposition. C'est là un phénomène banal et universel. De la perception à l'interprétation : Fain montre que c'est grâce à une action sélective que l'énergie engagée dans une perception peut être soit déchargée, soit investie dans la reprise de ce qui vient de se passer et devenir l'objet de nouvelles perceptions.

Vous l'entendez, on se trouve bien dans une figure singulièrement complexe où s'imbriquent à la fois la perception, la compréhension, l'appropriation et la traduction d'un objet investi, propos, texte, événement, mais pour nous, essentiellement communication de l'Autre dans son action ou sa parole, et ceci particulièrement lorsque le sens n'est pas clair, qu'il n'y a pas

¹ Conférence donnée en 2007 au Centre de Psychanalyse Raymond de Saussure, Genève.

² Psychanalyste, enseignant à la Société Suisse de Psychanalyse. Professeur honoraire à la Faculté de Médecine de Lausanne, chargé de cours à la Faculté de Psychologie de Genève.

une réception immédiate du sens. En fait c'est la règle, puisqu'en dehors d'un langage mathématique, il est rare que la signification d'un propos ou d'une conduite soit immédiatement et univoquement perceptible. Le langage est riche de ce qu'il peut tisser d'ambiguïté du sens premier. Il peut dire le contraire de ce qu'il dit, il communique par métaphores, allégories, énigmes, ces ambiguïtés pouvant être de fait (les rêves, notamment) ou obscurités construites, intentionnelles dans l'énigme, le mythe, la parabole, le poème. L'interprète prend acte du fait que le sens n'est pas univoque, plus, que ce sens lui échappe toujours plus ou moins. Par là l'interprétation vise à combler un déficit du sens, ce qui dépasse l'intention d'une explication.

D'emblée donc on se trouve devant un grand questionnement économique : l'interprétation a-t-elle pour fin de fixer le sens, c'est-à-dire de l'arrêter, ou au contraire de donner accès à un enchaînement, un foisonnement de sens, moteur de l'associativité du sujet ?

Aristote, qui est le premier auteur d'un traité sur l'interprétation, liait la vérité à la cohérence interne du discours, cohérence liée à la logique. L'interprétation doit ainsi réduire l'aléatoire, le changeant pour aboutir à l'unique, chercher la vérité qui s'inscrirait dans la suppression de l'équivoque. Ainsi, la logique au service de la vérité du discours mettrait un terme à la polémique. Ce serait l'enjeu de l'herméneutique, enjeu pour les Anciens partiellement politique. L'herméneutique *théologique* veut retrouver la Vérité unique et universelle, par son exégèse elle se pose comme seule vérité, les interprétations concurrentes comme déviance. C'est l'effort de Luther dans l'interprétation de l'Écriture Sainte, dans la redécouverte du sens premier et univoque, lié quelque part à l'inspiration par Dieu...

Travail donc négatif, réduction du polymorphisme de la pensée et du langage, alors qu'on sait par ailleurs que le sujet sera toujours débordé malgré les limites dans lesquelles on voudrait l'enfermer.

Dans l'analyse, nous avons recours à un même phénomène spontané. Si ce n'est qu'à être ouvert à tous les événements de l'actualité, nous serrons métaphoriquement notre diaphragme perceptif pour nous centrer sur l'analysant, discours, motricité, réaction végétative, etc., sans oublier que cette lecture est sous-tendue par un savoir qui est à l'extérieur de la situation hic et nunc : notre métapsychologie. Cette écoute, cette lecture « encadrée » par quelque chose que nous qualifions de notre orthodoxie n'est pas sans produire nos diffi-

cultés. Ne sommes-nous pas quelque part dans une situation qui pourrait être répétition de la recherche des Anciens ou des Réformateurs devant le texte sacré ?

C'est dans cet appareil que les psychanalystes depuis toujours ont évoqué leurs interventions dans la cure.

Mon intention n'est pas d'avoir à vous apporter du nouveau en fonction de mon grand âge, mais précisé-ment d'en profiter – pour une fois – pour me situer dans une perspective historique évolutive de la transformation des idées au cours de ces cinquante dernières années dans ce pays. En effet, il faut bien dire que ce qui s'est articulé ou écrit en 1960 serait mal reçu aujourd'hui, et ceci pour relever la grande vitalité de nos collègues, jamais tout à fait satisfaits de leur aboutissement, pour incessamment repenser la psychanalyse. Tel que j'ai eu la chance de traverser le temps, il me paraît qu'au cours de ces dernières années, les choses se sont précipitées pour aboutir à nos réflexions d'aujourd'hui. Il y a quelques décennies, la neutralité, pour ne pas dire la distance – peut-être une proximité silencieuse – était la règle d'or et l'on ne plaisantait pas avec l'idée d'une participation subjective émotionnelle avec l'analysant. La seule activité de l'analyste était, et elle l'est encore, dans l'interprétation, mais une parole qui à cette époque ne devrait pas être engagée dans un contexte intersubjectif sur lequel je voudrais revenir. Très classiquement, l'interprétation est le dégagement du ou des sens latents cachés derrière les dires du patient. Dans ce temps : *les dires*, et il n'est guère souhaitable d'évoquer les comportements.

Sur cet absolu technique, on peut alors discuter du contenu, de la fréquence, de la formulation, et je me souviens de séminaires très animés autour de ce questionnement. Avec son patient, pour ne pas dire malade, l'analyste devait assumer son autorité dans la verticalité de la relation. On évoquait encore en 1950 le contre-transfert comme incongru et sans en augurer qu'une déviance à maîtriser. C'était la technique prônée dans notre groupe de travail. Dans mes notes, je retrouve que la parole de l'analyste est exceptionnelle, elle doit être brève, précise, n'impliquer que le discours du patient, et il faut bien dire que l'on était loin de la « Science des Rêves », peut-être dans un temps réactionnel aux ouvertures de Ferenczi.

Il faut préciser que le statut de l'interprétation dans le mouvement psychanalytique s'est profondément modifié. De l'intention de l'analyste de retrouver derrière le refoulement le souvenir du traumatisme, ou bien

régler le conflit à la source du symptôme par l'explication de son sens latent. Obsolète ou pas, Freud qualifie cette élaboration d'une quête de la vérité et cela reste quelque part actif dans notre pensée, dans la mienne en tout cas.

Et c'est ainsi que se constitue ce temps de la rigueur, de l'orthodoxie technique, pour mémoire un certain nombre de publications d'alors. C'est le propos de Strachey à la recherche de l'interprétation « mutative ». Susan Isaacs estime que l'interprétation devrait obtenir l'approbation du sujet (par quelle voie ?). Elle doit renforcer le champ de conscience. Elle doit produire de nouvelles associations confirmatives et elle doit permettre au psychanalyste de prévoir les réactions du sujet dans la suite de la cure, enfin elle devrait diminuer l'angoisse. Beau programme, mais n'avons-nous pas aussi encore quelques séquelles d'idéalisation de notre pouvoir ?

Assez vite, des auteurs ont apporté à cette conception très rigide de la théorie de la technique des compléments qui élargissent notre activité en dehors de la *parole* pour entrer dans le champ du *langage*. Greenson rapporte à l'interprétation tout ce qui favorise l'insight. La *confrontation*, dit-il, est une technique qui vise à attirer l'attention du patient sur ses contradictions, à dénoncer son évitement d'une liaison, ou une représentation, éléments qu'on pourrait considérer comme une authentique interprétation par leur effet de réaménagement d'un certain nombre de liaisons pathogènes. Il y ajoute la *clarification*, mise en évidence de phénomènes psychologiques par lesquels l'analysant est mobilisé, questionné, et cela impliquerait, selon l'auteur, que l'analyste devienne actif en cherchant avec le patient à découvrir des détails associatifs qui débloquent ce qu'il ne peut pas dire. On est alors dans une tout autre dimension de la théorie de la technique, puisqu'on engage l'analyste à agir en restant bien entendu sur le plan verbal. On pourrait enchaîner ici et plaider pour toutes les interventions de liaison issue de la mémoire de l'analyste qui pourraient dépasser les processus d'isolation, voire de clivage du patient.

On réalise que cette ouverture va changer les coordonnées de la théorie de la technique. En fait, il est utile de distinguer plusieurs degrés dans l'élaboration de l'interprétation. L'analyste, dans son attention flottante, entend un discours au second degré lié à l'ensemble de la situation, actuelle et passée. Se concrétisent alors dans le déroulement de la séance des représentations verbales, des images, des souvenirs qui potentia-

lisent un vécu contre-transféral sur lequel se construit progressivement une compréhension actuelle qui va plus ou moins mobiliser son intervention. On sait bien que sur ce tissu interactif se dessine lentement une représentation qui, dans le cours de la séance, filtre le contenu du matériel pour en confirmer, modifier ou mettre en cause l'ébauche de l'interprétation qui se construit. Dans ce processus compliqué, il est évident que s'intrique le déroulement de la pensée du patient et de l'analysant. Fain, dans une métaphore poétique, décrit cette rumination en décrivant un cortège d'idées qui se manifeste à son conscient, et que finalement une figuration triomphe et passe devant les autres pour se verbaliser.

Mais ne nous y trompons pas, ce résultat est aléatoire et il est loin de pouvoir faire l'objet d'une validation de type scientifique. Les critères majeurs liés à cette démarche, reproduction et fiabilité, ne nous sont pas accessibles. Nous n'avons pas de certitude (Susan Isaacs) concernant une éventuelle prédiction fiable de ce qui va suivre le moment interprétatif. Incertitude donc qu'il faut pouvoir tolérer, mieux encore l'accepter. Rosine Debray précise : « savoir en jouer ».

Ce ne peut être donc que le fruit d'une plus ou moins lente élaboration avec ce temps d'une perception interne empathique de la vie intérieure de son patient. Phases enchaînées de compréhension, puis éclipses successives jusqu'à ce moment magique où une certaine illumination éclaire le thérapeute et l'amène à parler. Je décris là un processus tel que je le vis souvent, avec des moments de rupture du système préconscient qui conduit à une verbalisation, à soi-même inattendue. Je pense qu'il faut redire ici la composante de plaisir, voire de jouissance de l'analyste. Pouvoir exercer un droit de jouissance sur sa propre activité de pensée, écrit Piera Aulagnier, se reconnaître le droit de penser ce que l'autre ne pense pas et ce qu'il ne sait pas qu'on pense est une condition nécessaire au fonctionnement du Je. Jouissance, s'il le permet, de l'analyste, mais en symétrie plaisir et déplaisir du patient qui d'une part peut réagir par l'emprise faite au niveau de son appareil à penser, « Je, en dehors de toi, sais mieux ce que tu penses », dévoilement peut-être blessant au narcissisme et en même temps découverte pouvant être élationnelle, vécue comme telle dans une relation positive. Si Narcisse est comblé et blessé par le regard de l'autre, il peut accepter cette communication dans un rapport de bienveillance.

Je crois en effet que la parole de l'analyste est entendue dans une relation serrée à l'état, la qualité du transfert. Au cours du temps de ma pratique, je crois pouvoir dire que d'une part j'ai mieux appris la patience et la bienveillance, et que j'ai vécu une certaine bascule de mon écoute de l'autre sur moi-même, pouvoir s'entendre soi-même en écho de la parole de l'analysant.

C'est au cours de ces vingt dernières années que notre compréhension de ces phénomènes s'est affinée, et particulièrement par la prise en compte du fonctionnement de l'appareil psychique dans son ensemble plutôt que du Moi seul tant de l'un que de l'autre protagoniste. C'est à mon avis Michel de M'Uzan qui a été le plus loin dans l'élaboration de cette situation dans la description de la Chimère. Je ne suis pas tout à fait sûr que chaque analyste puisse conduire si loin son identification à la partie psychotique de son patient, mais l'expérience que nous transmet l'auteur est fascinante. Il y a donc très loin de l'appareil analytique du premier genre, à distance et relativement froid, centré sur la parole du patient, et cette actuelle formule qui tend à conjoindre deux appareils psychiques dans l'actualité de la séance. Je ne sais pas si c'est votre expérience d'aboutir à une parole spontanée, pas trop contrôlée, pour tout de suite après se prendre la tête en pensant : « Mais qu'est-ce que je lui ai dit » ! Moment clé d'un processus qui tend à dépasser le sens pour aller vers l'économique, la force. Temps qui n'est du côté de l'analyste pas toujours dépourvu d'anxiété. Rencontre donc dans une situation asymétrique qui met en œuvre un courant pulsionnel dialectique. L'analyste se trouve divisé entre son mouvement propre et celui généré par l'autre, espace intermédiaire, peut-être transitionnel, par lequel il va penser un message ambigu issu de ces différentes contraintes, terreau sur lequel se développe l'interprétation.

Comme vous le savez, mon premier métier était avec les enfants et les adolescents. Grâce à Dieu, parce que je me serais un peu ennuyé dans la technique froide et formelle enseignée notamment par l'équipe de Sacha Nacht à l'Institut de Psychanalyse de Paris. J'ai été ravi que Sara Botella nous rappelle que l'évolution de la théorie de la technique avait été le fait des psychanalystes d'enfants. Et c'était bien ce que j'avais vécu à la découverte des supervisions de Diatkine et de Lebovici. Le jeu est un médium fantastique. Et si j'évoque ici la médiation du jeu, et bien sûr de la parole, c'est que je crois que l'interprète introduit une véritable

médiation dans le conflit qui déchire l'appareil psychique de l'analysant. Le jeu permet d'établir la distance, peut-être plus difficilement la neutralité. Je reste persuadé que c'est une école très créative pour le jeune analyste. Et l'on ne peut imaginer un psychanalyste imperturbable à sa table de travail observant les gesticulations d'un enfant, d'un jeu qui peut être calme jusqu'à des agissements à la limite du supportable. L'adulte, s'il veut rester en contact, contre-joue, si vous me permettez cette invention, et cela est bien la représentation de la rumination intérieure qu'il développe en liaison avec le discours de l'analysant adulte. Et l'on peut retrouver avec l'adulte cette disposition au jeu en veillant à ne pas glisser dans le dérisoire. Cet échange va fonder le transfert, voire la névrose de transfert qui se constitue dans l'écart entre le vécu du patient et ce qu'il va entendre du perçu de l'analyste. Diatkine identifie cette rencontre qui s'instituerait au-delà des significations – paroles et jeux – à l'échange entre l'enfant jeune et sa mère dans sa subtile adaptation, veillant à lui assurer une continuité pare-excitatrice en même temps qu'une discrète stimulation. C'est ce qui pousserait l'enfant à ses acquisitions développementales et sa prise de distance individualisante. On touche ici du doigt qu'il s'agit d'une façon d'être avec le patient plus que d'une technique à enseigner.

Les psychanalystes d'enfants ont eu beaucoup à faire avec la constitution d'une certaine théorie de la mise en forme de l'interprétation. Il faut bien constater que nous sommes restés très divisés sur tous les plans : le temps de l'interprétation, sa forme, son texte, son impact et le niveau structural visé. Mélanie Klein nous a génialement montré que la perception que nous pouvions avoir du matériel varie infiniment d'un psychothérapeute à l'autre. Son mode de faire visant au plus profond de l'ICS, dans la proclamation des fantasmes archaïques cannibaliques et destructeurs, n'a pas entraîné l'adhésion de chacun. De l'autre côté, Anna Freud, se modulant sur la fragilité du Moi, est plus prudente dans son mode de communication. Vieille querelle, mais qui concrétise bien nos hésitations dans notre tactique thérapeutique. J'ai dit ailleurs que le patient n'entend que peu de choses de ce qui lui a été transmis ou ne répond pas à la chose qui lui a été communiquée. Fracture qui pourrait nous décourager.

Il faut ajouter ici qu'il y a un certain timing quant aux capacités du Moi à supporter le dévoilement du mouvement pulsionnel dans le déroulement de la cure.

C'est du moins mon expérience personnelle. Je pense en effet que le début de notre intervention est terriblement excitant et anxigène. Le Moi de l'analysant est sur le qui-vive, tout prêt à barrer ses accès pour se défendre d'une situation qu'il vit intrusive. L'analyste dans ce temps ne peut rester muet. J'ai découvert qu'alors je parlais plus que dans la suite du traitement. Sans me faire d'illusions. C'est-à-dire que je transmettais un message très informatif, précisément plus lié à un savoir qu'à une émotion. Il s'agirait d'une façon d'apprivoiser la situation. C'est d'une part ouvrir la communication et d'autre part confirmer la présence et l'écoute du thérapeute. L'intelligence d'un monde de représentations et de fantasmes réprimés, la perception d'un inconscient donc qui, dans les bons cas, peut être le fait de certains sujets mieux analysables, en tout cas au début, mais qui dans une certaine mesure peut faire l'objet d'un apprentissage. Ce qui m'a paru révélateur, c'est l'évocation par l'analysant beaucoup plus tard dans la cure de ces interventions du début, qu'il avait donc entendues sans bien les intégrer dans un premier temps. Et puis ces épisodes surprenants dans ce dialogue envisagé ici superficiel où l'analysant, spontanément, est capable d'intégrer son propre discours pour arriver à sa propre formulation interprétative. Il y aurait un double mouvement topique de la surface à la profondeur, surface à laquelle nous pouvons parler, en contrepoint d'une révélation de l'inconscient actuellement non verbalisable. En première lecture, je dirai que l'interprétation est un repérage comme « faire le point », étayage plus pour le thérapeute que pour son analysant. C'est ici la question clé de l'intégration du dire du psychanalyste. Michel Fain défendrait l'idée de l'interprétation comme anti-travail du rêve – donc connoté par un anti-désir. Ecran à l'adhésion du Moi frustré, voire blessé de la découverte proposée. Comment franchir cette ligne de défense ? Personnellement, je penserais volontiers à des techniques qui aménageraient un espace oblique, et de toutes les références c'est bien celle du JEU qui s'impose. Parler métaphoriquement, peut-être poétiquement pour éviter une montée d'angoisse incontrôlable. Et puis, comme noté plus haut, la métaphore ne ferme pas sur un seul sens, mais ouvre sur de nouvelles perspectives. Pour parler simplement, si l'interprétation ferme, la métaphore permet de maintenir une ouverture sur l'au-delà d'un sens figé, unique.

Lorsqu'il s'agit de l'évocation du souvenir, il faut rappeler la fracture sensorielle entre le vu et l'entendu. Le fait d'avoir vécu un événement, de l'avoir vu et d'ouïr le commentaire du thérapeute implique le franchissement dans la pensée d'une différence modale. Ceci pour le formel, mais c'est évidemment tout un système très compliqué de censure qu'il faudrait pouvoir démonter. Pour ma part, j'en suis venu à penser que seul le temps nous permettait de pénétrer dans ces lignes de défense parfois désespérantes et menaçant l'analyste d'impuissance. P. Aulagnier dit la nécessité d'une figurabilité du texte interprétatif. Il faudrait que ses paroles puissent évoquer des représentations d'affects et de choses concrètes. Il y a création de mots-clés qui ont un pouvoir d'évocation. Inscrits dans l'histoire de l'analysant, les mots ou certaines expressions ont un grand pouvoir évocateur, parce que ce sont les mots du patient.

C'est ici qu'il faut dire que tous ces commentaires sur l'interprétation centrés sur le sens restent limités quant à leur pertinence. Ils restent sur l'idée d'un savoir et son contenu comme objet de connaissance. Parce que cette forme d'interprétation n'a qu'un impact limité, ce qui amenait Lebovici à aller jusqu'à dire qu'elle est inutile. Je ne le suis pas tout à fait, encore que son jugement soit de poids. En effet, si on cherche une intervention modificatrice, plus que le sens, la force ou la quantité sont déterminantes. C'est ce que nous disait encore récemment Green. Il nous parlait de force, centrant son intérêt sur l'économique. Qu'est-ce à dire ? Ce serait donc au niveau de la relation avec sa pensée économique que l'on pourrait espérer trouver un levier productif. Certes, la communication d'un sens, d'une herméneutique reste notre préoccupation, mais aujourd'hui et en fonction de la modification de la structure défensive des patients que nous avons à suivre, l'essentiel me paraît au niveau du transfert, c'est-à-dire, pour parler simplement, dans le cadre de l'affect de la relation.

La névrose de transfert, et l'on sait combien fondamental est ce déplacement économique sur l'objet, sans oublier qu'elle ne se constitue pas seulement d'une répétition mais qu'elle est le fruit compliqué d'un investissement nouveau, je pourrais dire actuel, sur lequel se greffe la remémoration d'un passé plus ou moins archaïque non évocable. Et c'est bien cela que je pense personnellement important. Hétérodoxe peut-être l'idée que le développement du transfert n'est pas automatique. On a souvent confondu l'idée d'avoir à formuler

son intervention toujours dans le transfert Cette confusion entraîne un élargissement indéterminé du concept de transfert et fait perdre de vue la différence entre phénomènes authentiquement transférentiels, c'est-à-dire dans la répétition, et la relation actuelle patient-analyste, et déterminés par le contrat. Ce forçage peut conduire à un certain endoctrinement du patient.

Je crois que nous avons tous renoncé à une technique planifiée allant par exemple de la superficie à la profondeur. L'analysant n'apporte pas son matériel par couches superposées, mais dans le va-et-vient de la régression et de la progression du processus, mouvements qui échappent à notre maîtrise. Certains patients entendent d'une façon inattendue leur position archaïque. Ce ne sont pas forcément les plus faciles. Il est clair que ce n'est que par sa parole étayée par la secondarisation que l'analysé pourra approcher des processus primaires qui l'amputent de sa liberté de pensée et d'agir.

On pourrait décrire deux types d'interventions. Les premières, « bénignes », visant à réintégrer un aspect clivé. Elles établissent un rapport avec des expériences de l'enfance à un événement de la vie actuelle. Suivies généralement par un soulagement, voire un plaisir lié à une redécouverte. Les autres font irruption, ouvrant plus drastiquement sur l'inconscient, provoquent de l'angoisse peut-être aussi bien chez l'analyste que chez l'analysant. Il se sent apprenti-sorcier et pourra agir sa peur en confortant, pour ne pas dire réconfortant un Moi blessé. La nouvelle pathologie nous dévoile un certain nombre de patients ayant établi un système défensif qui reste pétrifié ou ne communiquant que du formel désaffectivé. Gilbert Diatkine se demande justement : qu'est ce que de ne pas associer ? Le silence, l'absence du discours associatif, le langage purement descriptif sont témoins d'une rigidité qui va nous alarmer, révélant une résistance majeure à la régression, c'est-à-dire au transfert. On n'est au reste pas forcément dans le clivage de la psychose, mais on pourrait parler de clivage fonctionnel où forme et fonds, sujet de l'énoncé et sujet d'énonciation, parole et affect vont se dissocier, révélant une insuffisance d'échange entre processus primaire et processus secondaire. C'est bien dans cet étage nosographique que le psychanalyste devra ou bien modifier sa stratégie, ou renoncer à poursuivre dans la méditation de son erreur d'indication. Modifier sa tactique en s'appuyant mieux sur une relation actualisée que l'on pourrait dire prétransféren-

tielle pour solliciter un étayage psychothérapeutique. L'interprétation est ici au niveau du fonctionnement bien plus qu'à celui des fantasmes inconscients. C'est ici probablement la fracture entre technique psychanalytique et processus psychothérapeutique.

Je crois aujourd'hui à une certaine relativisation de l'acte de parole, mais en deçà, à la communication discrète de l'intérêt, voire de la sympathie du thérapeute. Mouvement qui s'origine dans le contre-transfert, mouvement d'affects, mouvements du corps, pas trop contrôlés probablement pour retrouver la spontanéité. Guillaumin rejoint mon point de vue en précisant que l'acte d'interprétation tel qu'il le désigne fait référence, je le cite : « au dispositif complet du langage qui rend possible de relier en le banalisant, mais aussi de raviver en le singularisant le rapport des mots au corps, aux obscures tensions et éprouvés corporels ». Ou plus loin : « On ne dira jamais assez que le langage et les performances langagières que nous appelons actes de paroles sont eux-mêmes tissés d'une part essentielle de non-sens, de redondances verbales, de plati-tudes, de signes de reconnaissance sonore associés à diverses conduites corporelles et productions infra-linguistiques ». Il nous dit donc encore une fois que l'interprétation aujourd'hui n'est plus la parole, elle est le langage du psychothérapeute.

L'interprétation en 2007 est langage, espace bien difficile à définir au-delà d'une technique, ce qui va compliquer à l'infini l'enseignement de notre métier. Est-il pensable d'enseigner la psychanalyse ? C'est entrer dans l'art plus que dans la science, dans la subjectivité plus que dans l'objectif, en tous cas plus dans le questionnement que dans l'affirmation. Ce sont bien au reste les élaborations d'auteurs tels que Videman ou Stein (l'interprète) dans une communication qui va jusqu'à nier les coordonnées diacritiques de la relation analytique et s'éloigner du texte parfois d'une façon qui me fait problème Mais c'est aussi la fascinante élaboration de Bion quant à cette transmission engageant non seulement l'affect, mais aussi l'ensemble de sa personne, corps compris.

Adresse de l'auteur :

Pr René Henny
Route de la Trossière
1091 Grandvaux, Suisse